

**13 mai 2021 - Ascension du Seigneur**  
**Ordination diaconale du Frère Marie-Laurent**

Dimanche, dans l’Evangile de Jean, nous entendions ces paroles du Seigneur : « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; je vous appelle mes amis, car tout ce que j’ai entendu de mon Père, je vous l’ai fait connaître ».

Ce matin de l’Ascension, Luc ouvre le livre des Actes par cette adresse : « Cher Théophile ».

Oui, c’est notre vocation, c’est notre identité : nous sommes des « amis de Dieu ».

Le Frère Marie-Laurent, qui est ordonné pour le service, qui sera appelé serviteur, se voit cependant désigné, avant tout, comme un ami de Dieu.

J’aime à entendre dans ces mots la mission qui vous est donnée : dans votre communauté monastique, vous êtes appelé à servir des relations d’amitié, avec le Seigneur, et entre vous les Frères de Ligugé. Votre actuelle charge d’hôtelier prédispose bien entendu à ceci.

Un tel mot, ami, peut sonner naïf, peut-être pas dans une communauté monastique, je vous laisse l’apprécier, en tout cas dans l’Eglise en général et dans la société.

N’est-il pas naïf, irénique, de vouloir une société d’amis ? La réalité que nous expérimentons est plutôt celle des rivalités, des tensions, des jalousies ; une société où priment les rapports de force.

Y choisir l’amitié peut exposer à se faire avoir, surtout à ne rien faire pour s’opposer aux violences du monde.

J'ajoute que la situation de pandémie dans laquelle nous sommes depuis plus d'un an a plutôt contribué à des relations tendues, plus précisément à des relations suspicieuses.

Au sens le plus immédiat du terme, il faut se protéger des autres qui sont devenus des dangers, ils peuvent transmettre le virus.

Redire tout ceci souligne d'autant l'impasse à quoi conduisent de tels comportements, de telles manières d'envisager la vie et la société.

Répondre à l'inquiétude, à la suspicion, à la violence même, par des attitudes semblables enferme dans un cercle qui ne peut être que vicieux.

Ici comme dans bien des domaines, la logique de l'Evangile déroge aux lois raisonnables qui exaltent la force et la puissance, qui y perçoivent sinon le salut tout au moins les réponses les plus ajustées et les plus efficaces.

Participant il y a quelques jours à une rencontre au sujet de René Girard, ceci m'a permis de relire quelques textes de ce grand philosophe.

En particulier, il souligne que, toujours, Jésus appelle à refuser la violence mimétique, à ne pas répondre au mal par le mal.

Jésus n'offre aucune résistance à la violence des hommes, non pour s'y soumettre, mais pour y mettre fin.

Ceci nous interroge aussi sur notre rapport à nous-même, sur l'amour-propre.

« L'amour-propre croit se choisir lui-même mais il se ferme aussi bien à lui-même qu'à autrui. Triompher de l'amour-propre c'est s'éloigner de soi-même et se rapprocher des autres, mais, en un autre sens, c'est se rapprocher de soi-même et s'éloigner des autres. » *Mensonge romantique et vérité romanesque*.

Alors que nous sommes toujours requis à exister, à faire parler de nous, à faire prévaloir le faire-savoir sur le savoir-faire, des attitudes qui nous situent dans la rivalité avec autrui, l'amitié ne craint ni les autres, ni soi-même, elle est le chemin de la vraie paix.

L'amitié est l'opposé de l'emprise, elle instaure la juste distance au cœur de toutes les relations.

La fête de l'Ascension appelle dès lors, dans ce lieu-même des relations d'amitié, à accueillir la distance que le christianisme instaure dans la relation avec Dieu.

Je reviens à René Girard :

« A la figure terrible du “Dieu immédiat” – que fut aussi le Christ, dont le poète affirme qu'il rendit fou certains disciples –, succède le “Dieu plus médiat d'un Apôtre”, dont le retrait ouvre à l'homme une demeure habitable. Le Dieu terrible se retire. Il se révèle comme un Père, en la personne de son Fils. Le christianisme accomplit là une révolution fondamentale [...]. La révélation chrétienne *achève* le religieux archaïque, dans les deux sens de ce verbe ».

L'amitié consiste à faire son deuil d'être tout pour l'autre, ou que l'autre soit tout pour nous.

Les textes de la Bible nous disent que notre relation avec Dieu, avec le Christ, nous la vivons sous le double mode de la présence et de l'absence.

L'Ecriture souligne qu'un certain type d'absence ne fait pas disparaître toute forme de présence.

N'est-ce pas quelque chose dont nous faisons tous l'expérience ?

Lorsque nous prions, lorsque nous vivons les épreuves de la vie, la foi chrétienne ne fait pas disparaître nos questions : nous voudrions comprendre le sens des événements, nous voudrions savoir ce que Dieu entend nous faire vivre, nous voudrions aussi qu'il se montre plus présent, qu'il nous donne des signes, et parfois, ou même souvent, il n'y a rien, ou bien, nous ne voyons rien.

Sans doute convient-il de résister à la tentation, généreuse, de trouver des réponses à toutes ces questions. Un peu comme si le vide, le silence, l'absence nous dérangeaient au point qu'il faudrait combler tout espace qui ne le serait pas encore.

Les dix jours qui conduisent de l'Ascension à la Pentecôte n'ont pas pour but de donner un subterfuge à l'absence de Jésus de Nazareth à partir de ce jour.

Certes, nous attendons la venue de l'Esprit, mais, parce qu'il est tel, « Esprit », souffle, vent ; parce qu'il ne peut être identifié à aucun de ses dons, qu'ils soient au nombre de sept, ou que ce chiffre, plus certainement, désigne l'infini, le don de l'Esprit ne viendra pas occuper tout l'espace ni fermer toute recherche.

Diacre, serviteur, ami de Dieu, Frère Marie-Laurent, moine, frère... autant de désignations, de noms dont aucun n'épuise qui vous êtes mais en manifeste un aspect.

Ainsi d'une communauté monastique, qui est une, qui s'exprime par les personnalités, les charismes de chacun, mais ne trouve son vrai visage que dans ce moment où chacun découvre qu'il se trouve en s'effaçant, qu'il répond à l'appel du Seigneur en concourant à l'harmonie de l'ensemble.

Ce jour de l'Ascension, un d'entre vous est ordonné diacre, un d'entre vous, mais un appel pour tous, ici, comme dans toute l'Eglise, appel à grandir en amitié, à grandir dans cette déprise de nous-même, pour découvrir que nous ne sommes jamais si grands que dans l'œuvre commune à laquelle nous travaillons, et pour laquelle nous aimons.

La Tête de l'Eglise nous précède auprès du Père ; nous sommes son Corps... à la mesure de l'humilité de nous en savoir tous serviteurs.